

## Sixième méditation – *ligne d’horizon, noir-lumière, modestie*

Aujourd’hui, notre admiration se porte sur l’exposition *Horizons* proposée par Siripoj Chamroendhya à la Halle Nord, en l’Île, à Genève. Trois suites de dessins, des triptyques intitulés *Khor Chang*, du nom d’une île du Golfe de Siam proche du Cambodge. Nous pensions avoir dit autrefois l’essentiel de l’œuvre de cet auteur dont nous apprécions infiniment l’inspiration, sa substance originale et son heureuse évolution. Et nous voilà confrontés maintenant à de nouvelles énigmes visuelles. Pour notre plus grand plaisir, elles emmènent notre considération vers des contrées encore inconnues, au-delà des sentes déjà arpentées ensemble, des passages franchis et des sommets atteints ces dernières saisons. Nomades toujours curieux, nous prêtons volontiers à leurs surprises esthétiques tant ces travaux audacieux éveillent nos intuitions. Et viennent flatter l’invention de nos désirs.

Contempler une œuvre fait d’emblée pénétrer de plain-pied dans *une situation* inédite. C’est même à cette puissance inspiratrice que ses qualités esthétiques différentielles se reconnaissent. Sa charge poétique. Ses distinctions formelles. Et l’évidence d’un sens philosophique intime venu nourrir notre réflexion. Son intelligence sensible. Son entendement critique. D’où son inscription possible dans le champ de l’art contemporain d’aujourd’hui. Et, plus précisément à notre égard, manifestation de signes de connivences, voire d’amitié. En fait, son bonheur d’œuvre. Passant aisément d’un point d’accroche à l’autre, notre dilection, heureuse, s’étonne. Elle s’approfondit, prend de l’ampleur, à la mesure

même des saveurs originales qu'elle découvre. Sa délectation d'être ainsi puise dans la correspondance unique et singulière mise en place par la démonstration subtile de ces éléments fondateurs. Pour s'effectuer. S'actualiser. Se concentrer. Et nous réjouir. Pour agir au plus profond de notre conscience. Et certainement celles des autres. Cette affinité élective permet de tisser des relations élégantes, d'associer des pensées aux paysages, des réflexions aux visages, invitant nos méditations à faire entendre, à leur rythme et selon leur goût, les murmures de leur récit. De s'engager dans des processions qui, chemin faisant, à chaque étape, suffisent amplement aux bonnes raisons de la critique.

D'abord, la *ligne d'horizon*. À ne jamais confondre avec l'affirmation de ces découpes délimitant une forme en vue de mieux la figer. De l'enfermer. Mais comme une perspective ouverte sur un au-delà libéré. Car elle s'appuie sur un en deçà pleinement épanoui, parfaitement maîtrisé. Amorces de magnifiques dialectiques. Rebonds. Le proche va servir de fonds au lointain, encore et toujours à investiguer. Ici, le dessin déplie notre contemplation vers son imaginaire. Il s'envole du côté de ces points de fuite où les éléments peuvent se rejoindre sans forcément se contredire. Non pour échapper – ou s'échapper – à l'aimantation d'un système délibérément aménagé par l'auteur. Mais pour en explorer l'espace et le temps. Jusqu'à leurs confins. Saisir le souffle de leurs pulsations internes. Jusqu'à l'extrême. Mais surtout, nous inviter à s'intéresser à ce qui se tient dans l'entre-deux. Nous le savons, les limites de l'horizon se déplacent au fur et à mesure qu'on s'en approche. Transcendance troublée par simple effet de déplacement, de mobilité fluide. Complétude ainsi relativisée.

Même l'éternité peut se contracter sur l'instant de notre regard, sur les délicates tensions qu'il instaure. Essayez ! Hissez-vous sur la pointe des pieds, l'horizon s'élargira encore. Couchez-vous, il disparaîtra derrière les confidences du voisinage. Dans l'adoption d'une position contemplative, tout tient à l'évaluation de la bonne distance, à la juste proportion. Aux politesses visuelles, à la posture adoptée. Et à ce qu'on peut en dire.

Énigme infinie de la ligne d'horizon, donc. Qui « s'écrit » d'un seul et unique trait horizontal. Un trait initial. Dont les sages prédisent que la puissance peut aller jusqu'à séparer le ciel de la mer. Ou rapprocher le ciel de la terre. Cette ligne mobile souligne à la fois la division et l'unité d'un monde donné, et l'entière relativité de la position qu'occupent notre regard, notre compréhension. Dès lors, la ligne d'horizon se révèle être une métaphore paradoxale de cette qualité essentielle, intrinsèque, à l'œuvre. De son ordre interne proposé par l'auteur, surgissant au cœur même de son propos visuel. Elle autorise l'interaction entre les divers plans et les éléments différents qui le composent. Ces parts indicibles cherchent chacune à se dire dans des relations de complicités et de divulgations mutuelles. Correspondances animées par ce pouvoir de *reliance* et de *dissension* que recèlent les œuvres lorsqu'elles s'accomplissent dans notre regard, et notre entendement. À l'appel de la beauté du monde et d'un sens à lui accorder, le créateur, être de langage, répond de toute son âme, mobilisant l'ensemble de ses facultés. Pour nous faire percevoir, sentir. Et comprendre, éventuellement.

Remarquons que Siripoj place sa ligne d'horizon de manière à partager équitablement l'espace entre un noir lumineux et un blanc des plus intenses. Deux couleurs-matières tant la densité de leur consistance s'impose. Observons aussi qu'au *déplissement* de l'une répond nécessairement la *précipitation*, la *concentration* de l'autre. Mais aussi que l'une se renverse dans l'autre et ne peut se renouveler qu'à travers elle. Le blanc est d'autant plus lumineux qu'il côtoie un noir profond, lui conférant à son tour sa luminescence. Ensemble, ils illuminent la scène, lui accordant un mouvement interne surgissant de la quintessence même de la matière-couleur.

Nous assistons là une triple transformation silencieuse, à une lente maturation. Le noir, *couleur oxymore* par excellence, devient ainsi lumière. Et la transparence lumineuse du blanc lui confère toute sa consistance. Notre contemplation – elle travaille aux processus qui se faufilent entre ce que l'on perçoit, ressent, pense, désire, énonce, veut et écrit – s'allège devant de telles polysémies. Et se réjouit de ces apparitions nées dans cette échancre où se sont réconciliés le noir et le blanc, des opposés presque absolus entre lesquels a pu se glisser l'évolution de notre regard grâce aux talents de l'auteur. La dialectique du même et de l'autre ouvre sur l'infini, à la fois différent et semblable. Les dehors accompagnent des dedans, effets secondaires qui nous intéressent au plus haut point, car ils sont gages d'évolutions personnelles consenties, délibérées. Ces modifications silencieuses, passant aussi d'un dessin à l'autre, en des séries cohérentes, réclament une lente attention, une solitude introspective favorable à la contemplation, à la méditation, prélude à la jouissance, socle à tout esprit

critique. Sans compter que pour contraindre aux regards précis engagés par cette scrutation, empruntant le détour de notre contribution pour en approfondir une lecture possible, nous déambulons sur le fil de propos volontairement très écrits. Expériences à la fois esthétiques et humaines, les qualités des unes venant conforter les propriétés des autres. Tout un art de créer. Tout un art de vivre aussi.

Troisième phase de notre méditation, la *modestie*. La simplicité des moyens mis en œuvre par l'auteur en signe la parfaite maîtrise qu'il atteint par la constance de son travail. Pas de bavardages visuels, aucune anecdote qui, au prétexte de documenter, dissipe l'attention, éloigne des expériences essentielles. Siripoj a fait le choix très volontaire d'une sobriété magistrale. Le pari ouvert de s'en tenir à une pureté minimale afin de solliciter sans aucun doute l'imagination. Permettre le dégagement des tensions et des équilibres. Associer à la rigueur de l'ordre de la composition et du déterminisme des couleurs monochromes, le hasard du grain des papiers et les fines irrégularités des coloriations. L'auteur a su introduire ces fines ruptures, ces minuscules interstices et d'infimes découpes grâce auxquels des perceptions nouvelles peuvent apparaître. C'est dans cette capacité à suggérer au-delà de ses limites apparentes que s'éprouve l'intensité de ses œuvres. L'évidence de leur justesse. D'où leur emprise sur notre désir. Puisque désirer, c'est s'ouvrir aux devenirs, à l'infini des toujours possibles. Puis à leurs partages. À nos récits. Grâce à ses tours de main, à ses gestes d'une magnifique habileté, Siripoj nous invite à voir selon ses dessins. Dès lors, on ne les regarde plus comme on regarde une chose, mais on voit selon eux, avec eux. C'est grâce

à cette condition que ses œuvres nous ouvrent un monde et mettent en œuvre. Qu'elles sont œuvres.

Ces trois étapes méditatives décelées nous amènent à l'orée de ce joyeux questionnement qui nous préoccupe tous depuis si longtemps – l'impossible saisissement de soi, comme des êtres, des objets et des situations. Notre regard, maintenant orienté, permet d'en prendre conscience critique, de toucher permet d'en caresser la surface. Mais l'objet de notre désir en lui-même demeure impossible à saisir. Repoussant toujours plus loin les limites de contact, la ligne d'horizon s'éloigne, parfois se rapproche. Mais soi, reste un puits sans fond. Et l'autre comme une attraction. Donc condamné à en rester à la périphérie des choses et des événements. À leur dessin. Ce qui ne devrait pas nous empêcher de persévérer, d'aller voir ailleurs, dans ces relations entre. Tant nous y sommes aimantés par ce qui se trame dans les œuvres de Siripoj

Dernier rebond dans notre admiration. Elle accompagne cette ascèse mise en forme par Siripoj, elle aussi modeste, à savoir la constance imperturbable dans l'approfondissement d'un travail de création déjà entrepris depuis des années. Dessiner, dessiner, dessiner. Dessiner et penser. Dessiner et exposer. Dessiner et débattre. Avec ce souci permanent, chaque jour renouvelé – fluidifier son écriture pour éclaircir ses pensées. Épurer son écriture pour fluidifier ses pensées. Progressivement l'écriture devient reflet, indice, construction de la personne, de sa vie intérieure, comme de ses regards. La vie ne prend sens que dans l'effort toujours renouvelé de la dire et d'en partager les plaisirs avec les

autres. Derrière les choix esthétiques, il y a toujours des répondants éthiques, des prises de position politiques, des choix philosophiques. Que nous partageons ici.

Créer et se créer dans un même mouvement. Si les images servent à dire, les mots aident à voir. Lentement, ces vérités viennent au jour par la libre conversation des langages.

D'où notre appréciation sincère.

Jacques Bœsch  
été 2009